



*Celui qui juge ne sait pas,
la Devinière
Celui qui sait ne juge pas.*

QUELQUES PROPOS DE PSYCHOTHÉRAPIE INSTITUTIONNELLE:

LA DEVINIÈRE

Michel HOCK

1979



*On trouve toujours à dire, à médire, à contredire !
 Quand tu fais, on gueule : « Regardez ! Il fait ! »
 Quand tu ne fais pas, du même ton on te fustige :
 « Regardez ! Il fait pas ! » Dans le fond c'est
 plaisant. A bien y réfléchir, ça rassure.*

SAN-ANTONIO.

La Belgique est quadrillée d'établissements pour enfants et adolescents, dans lesquels il y avait au 30/9/78, selon les statistiques du Ministère de la Santé Publique, 3 674 places non occupées.

Au 1 juillet 1979, La Devinière, après avoir dû répondre par la négative à des dizaines de demandes d'admission, garde en liste d'attente cinq cas très graves qu'elle ne peut, faute de place, accueillir dans l'immédiat .

Le 13 juin 1979, par autorisation spéciale du Ministère de la Santé Publique, La Devinière a dû accepter un 25ème enfant alors que les conditions d'agrément fixent un maximum de 24 lits.

Il y avait en Belgique au moins 3 674 places inoccupées.

Plusieurs membres du personnel de La Devinière avaient, à l'occasion de fonctions dans d' autres établissements, ressenti l'inutilité et l'inefficacité d'un travail institutionnel quand il se déroule dans de mauvaises conditions, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas le résultat d'une invention permanente qui remet en question, sans détruire, des structures de fonctionnement fruits de l'habitude et de la facilité. Si nous nous référons à ce que nous avons appris du devenir de près de 2.000 mineurs dont la situation personnelle et sociale était gravement perturbée, il faut conclure que le travail de dizaines de personnes et les dépenses qui y étaient liées, l'ont été en pure perte. Le seul avantage à ce gaspillage aberrant est la bonne conscience dont chacun peut faire montre sous prétexte que "tout a été tenté". Inutilement, c'est un fait.

C'est l'échec de la loi de 1965 sur la Protection de la Jeunesse dont toutes

les personnes concernées ont pris conscience depuis dix ans, sans oser en tirer les conséquences.

C'est dans ce contexte que se situe le désir d'inventer un système institutionnel précis et efficace. Il s'est appelé La Devinière.

Il nous a paru déontologiquement indispensable et pratiquement réaliste de choisir de travailler dans le secteur qui posait le plus de problèmes et pour lequel l'inutilité des systèmes institutionnels existants était le plus évident, c'est-à-dire celui des enfants et adolescents malades mentaux.

Nous avons pensé qu'il serait important de faire participer directement le monde universitaire à un domaine où il est en principe compétent et qu'il ne connaît que par ouï-dire. Les séminaires universitaires abondent en discours sur la maladie mentale. C'est un sujet du plus haut intérêt tant que l'on peut garder ses distances, rester à l'abri, tant que ces psychotiques qui alimentent des émotions intellectuelles ne viennent pas déranger radicalement notre existence. Jouer avec le feu en étant certain de ne jamais être brûlé dispense des plaisirs rares.

Pour dépasser ce fonctionnement irréaliste et dans l'espoir de pouvoir, avec l'aide de personnes en principe concernées, repenser le problème de la maladie mentale et de son traitement, nous avons durant plusieurs mois établi de multiples contacts avec quelques universitaires qui disaient, et peut-être croyaient, être intéressés par une nouvelle façon d'envisager et d'entreprendre la psychothérapie institutionnelle.

Peu à peu La Devinière est devenue un lieu de rencontres, d'échanges et de travail pour nombre de gens venant d'horizons et d'expériences différents... Nous partions de rien. Il n'y avait pas derrière nous de groupe financier, politique ou religieux. Nous avons choisi d'être du parti de la maladie mentale et de ses souffrances.

Il y avait urgence. La voie la plus simple, la plus longue, celle qui ne comporte aucun risque, aurait été évidemment de faire subventionner l'achat et l'aménagement d'un lieu de traitement par le Ministère de la Santé Publique.

Nous avons choisi de faire nous-mêmes ce que tous se contentent de faire payer par les autres. Il ne fallait plus attendre : un mois perdu en n'ouvrant pas La

Devinière aggravait sensiblement la situation des enfants qui pouvaient y entrer. Mais aussi, nous désirions passer à la pratique le plus rapidement possible dans l'espoir que notre action permettrait l'éclosion d'autres initiatives.

Notre état d'esprit, à l'époque, est résumé dans ce paragraphe écrit pour un séminaire de l'Université de Louvain, en octobre 1975.

"Si l'on sait qu'il y a urgence pour ces malades, pour ceux qui se fabriquent à chaque instant, il faut aussi être persuadé que les histoires les plus monstrueuses ou dramatiques ne nous rendent pas impuissants pour autant que nous retrouvons la voie de la pensée scandaleuse et de l'invention."

En 1975, nous avons trouvé des bâtiments qui répondaient bien à nos objectifs. Nous avons acheté une ancienne ferme, grâce à un prêt hypothécaire à la C.G.E.R. Comme notre A.S.B.L. n'avait aucun avoir, ce sont des membres de celle-ci qui se sont portés garants pour une somme de 4.500.000 frs. L'aménagement de la maison a duré 16 mois. Nous n'avons fait appel à des entreprises de travaux publics que lorsque nous manquions de technique ou d'outillage; en règle générale les travaux ont été menés à bonne fin, dans le souci du moindre détail, par des membres de La Devinière.

A titre d'exemple, nous signalons qu'il doit y avoir peu d'établissements qui aient suivi comme le nôtre, les directives de protection passive et active contre l'incendie proposées par le Corps des Sapeurs Pompiers.

Nous n'avons bénéficié d'aucune aide de l'Etat. Seule l'Opération de Solidarité 48.81.00 nous a quelques temps plus tard soutenus et nous aimions le dire.

Un premier piège nous attendait; certains y ont succombé : l'espoir de faire un lieu architecturalement idéal, intouchable, devenu une fin en lui-même et dont la moindre usure ou souillure porte atteinte au narcissisme de ceux qui l'ont créé parce que ses caractéristiques sont liées directement aux enfants qui doivent l'utiliser. Le piège se fermait. Il ne suffit pas d'avoir voulu agir pour avoir le moindre droit car tout peut toujours être remis en question, et entre autres les belles intentions, d'autant plus qu'elles sont superficiellement authentiques. Déjà, lors de ces travaux d'aménagement, se creusait un premier fossé entre ceux qui travaillaient et ceux qui venaient voir l'avancement des travaux, quitte à discourir sur l'importance et la

nécessité de la "main à la pâte."

Les demandes d'admission affluaient. Beaucoup d'enfants venaient passer l'une ou l'autre journée à La Devinière. Le temps s'écoulait comme si notre but était atteint. Il a fallu prendre, arbitrairement et autoritairement, la décision de fixer une date d'ouverture de l'établissement car un autre piège se mettait insidieusement en place: nous possédions des bâtiments bien pensés, des enfants dont la lourde pathologie ne nous dérangeait qu'épisodiquement, la possibilité d'en parler en toute sérénité et le droit de ne pas mettre La Devinière en route puisqu'aucune subvention ne nous avait été octroyée.

Certains camouflaient mal leur énorme angoisse sous le couvert de phrases déclamées sur un mode pseudo-humoristique : « on se passe bien des enfants, pourquoi faudrait-il en avoir. » Ceux-là ont été incapables de travailler plus de quelques mois avec les enfants et ne se sont jamais remis de leur auto-déception.

Parmi plus de cent demandes d'admission, nous en avons choisi 19, en tenant compte de la gravité des cas, de l'urgence des demandes, de l'impossibilité de trouver une autre solution. Ces 19 enfants et adolescents sont tous entrés le 18 février 1976 à La Devinière. C'était un pari, il a été gagné. Certains déjà espéraient un quelconque Fachoda. Qu'ils veuillent accepter nos excuses: ils ont été déçus.

Les premiers temps furent difficiles: nous devions d'emblée pouvoir répondre à une énorme masse de symptômes, de comportements, dont le moindre avait provoqué le rejet de l'enfant d'autres établissements ou rendu le maintien en famille impossible. De plus, pour répondre à ces symptômes et comportements, sans nous renier, il n'y avait à La Devinière qu'une structure institutionnelle théorique. Que l'on imagine d'un côté 19 enfants rongés par une angoisse énorme et destructrice, isolés les uns des autres, incapables de relations et d'interactions, de l'autre côté, une vingtaine de personnes dont le seul avantage était de s'être suffisamment connues que pour aménager leur propre angoisse d'être ensemble, et entre les deux, un établissement tout neuf, une psychothérapie institutionnelle conceptualisée mais dont l'efficacité et l'affinement allaient dépendre de sa mise en pratique. L'apprentissage a été long sinon douloureux. Certains n'ont pu le supporter, ont viré de bord, prenant conscience, du moins peut-on l'espérer, qu'il est plus facile de faire de la psychologie en chambre que de se salir les mains pour quelques malades mentaux.

Cette première crise institutionnelle a permis à ceux qui ont eu le courage de ne pas s'effondrer de comprendre que rien de sérieux ne se construit en un jour et que le droit de venir en aide à l'enfant malade passe par un long apprentissage.

L'histoire de La Devinière ne peut devenir intelligible que si l'on connaît les principes et les règles de son fonctionnement. Ils seront explicités par la suite.

Il nous faut avant tout décrire la situation et le devenir des enfants et adolescents malades mentaux, en Belgique depuis quelques années. Certaines conceptions psychiatriques désuètes, donc rassurantes, n'admettaient pas la maladie mentale ailleurs que chez l'adulte. L'enfant peut être "débile", "anormal", "handicapé", etc... Il ne peut être "fou", Jean-Jacques Rousseau fléchirait sous l'injure, le monde des adultes, son équilibre seraient mis en cause, il ne peut en être question.

A quoi bon dès lors prévoir des établissements ou des méthodes thérapeutiques pour des enfants psychotiques qui n'existent pas. Mais la vie, la réalité humaine, n'ont pas pour habitude de se laisser enfermer dans les désirs ou les phantasmes. Afin que d'aucuns puissent se débarrasser d'un problème dérangeant, l'enfant malade mental fut relégué aux oubliettes, dans l'espace réservé aux questions vagues, aux réponses à ne donner qu'en dernière extrémité, pour la forme : si ces enfants malades existent que le problème soit résolu à un quelconque niveau hospitalier, par n'importe qui, n'importe comment, un jour peut-être.

C'est pourquoi, l'Arrêté Royal 81, du 10 novembre 1967, ne prévoit pas d'établissements pour psychotiques, tout en reconnaissant l'existence de "pré-psychotiques". Il n'y a pas d'Alpes, il n'y a que des pré-Alpes. Et les géographes sourient, éberlués. Si la réalité avait correspondu aux conceptions administratives, tout aurait été pour un mieux, mais les enfants et adolescents psychotiques, bravant les principes administratifs persistaient à ne pas disparaître. Un projet de loi sur les hôpitaux psychiâtriques pour enfants (services K) a été élaboré dès 1971. Ce projet, sans aucune originalité, et qui n'abordait nulle question fondamentale, ne revit pourtant le jour sous forme de loi qu'en 1978. Ce texte est loin d'ébranler la structure institutionnelle hospitalière, mais il reconnaît l'existence de la maladie mentale chez l'enfant. Cette audace aura suffi à le laisser en suspens de longues années. La loi sur les services K est un leurre et ne résoud rien, les psychiatres concernés, ceux de l'administration de la Santé Publique, ceux qui vivent la réalité quotidienne, en sont

les premiers conscients.

Le sort des enfants psychotiques n'est pas drôle et leur destinée est fonction de l'un ou l'autre palliatif. Les Instituts Médico-pédagogiques pour débilés profonds en acceptent une grande part. Les psychotiques y sont aisément débilités par le biais d'enfermements mécaniques ou chimiques, deviennent larves ou plantes quand cela s'avère nécessaire. Il est probable, et c'est entre autres l'avis de l'Inspection de la Sécurité Sociale Française, que près de 50% des lits d'I.M.P. pour débilés profonds, tant en France qu'en Belgique, sont occupés par des psychotiques dont personne n'a voulu se charger. C'est une situation inqualifiable dont personne n'aime prendre conscience car il n'est pas digne d'une société qui se dit évoluée de se décharger d'un problème crucial, en enfermant des enfants dans un système inadéquat dont la seule valeur est de protéger les structures sociales en évitant toute prise de conscience. Ces I.M.P. ne sont pas déontologiquement critiquables, sauf d'accepter une telle mission. Il n'en empêche que les enfants psychotiques hébergés dans ces établissements sont inéluctablement voués au néant, à la satisfaction quasi générale.

Il est des parents pour refuser une telle solution et qui préfèrent, suite à l'incurie du système institutionnel, prendre seuls leurs enfants en charge. Cette démarche devient, la plupart du temps, intolérable, invivable, car elle centre le milieu familial sur l'enfant malade, la souffrance se concentre, ne peut s'exprimer en dehors, perturbe de façon excessive la vie de tous. Les parents, épuisés, cherchent alors désespérément un établissement de traitement. Il est alors trop tard : dans les meilleurs cas l'enfant a au moins dépassé la limite d'âge arbitrairement fixée.

Depuis des années, quelques établissements, allant à l'encontre des normes administratives, se sont spécialisés dans l'accueil et le traitement des psychotiques, tout en étant considérés comme établissements pour pré-psychotiques.

La différence est fondamentale et accule, un jour ou l'autre, les maisons concernées, à faire éclater l'abcès, à refuser de travailler dans des conditions aberrantes et insupportables.

En 1975, ces établissements ont remué l'opinion publique et sensibilisé les instances politiques, de telle sorte que le Ministère de la Santé Publique a dû trouver d'urgence une solution ou plutôt un palliatif afin d'adapter le statut des

établissements pour psychotiques aux nécessités de la pratique. Aucune norme habituelle ne pouvant convenir, c'est l'I.N.A.M.I. qui a été chargé de régler provisoirement le problème par des conventions particulières établies avec chaque établissement, dans le cadre de la réadaptation fonctionnelle.

Ce n'était qu'un emplâtre, tous en étaient conscients, mais il permettait de calmer les esprits et de sauver ces établissements de la faillite. Les discussions ont eu un caractère essentiellement financier. Les normes de fonctionnement prévues par la Santé Publique ne convenant pas, l'I.N.A.M.I. a suggéré à chaque établissement de présenter les siennes et les a, dans l'ensemble, ratifiées.

C'est pourquoi, quelques établissements belges pour psychotiques ont vu leurs subventions doubler, leur personnel s'enfler, parfois à l'excès, et ne semblent plus avoir de revendications urgentes du point de vue budgétaire.

La Devinière n'était pas en fonctionnement à l'époque des accords conclus avec l'I.N.A.M.I., aussi est-elle le seul établissement maintenu dans des conditions qui avaient paru totalement inadéquates il y a quelques années.

Nous avons, à deux reprises, proposé un dossier à l'I.N.A.M.I. en vue d'établir avec lui une convention. Des contacts qui ont été pris en ces occasions, il ressort que l'I.N.A.M.I. est prêt et même souhaite une telle convention. Un problème de taille nous empêche d'avancer dans cette voie: le passage du système de Subventionnement de la Santé Publique à celui de l'I.N.A.M.I., requiert une dizaine de millions de francs de réserves afin de pouvoir fonctionner puisque les mutualités ne paient les factures de traitement qu'avec 3 à 6 mois de retard. C'est un cercle vicieux.

Le dénigrement systématique dont la Devinière fait l'objet est difficilement intelligible pour ceux qui y travaillent. On ne peut comparer que des éléments similaires. Or, non seulement la Devinière est très nettement défavorisée d'un point de vue financier, mais de plus, elle se base sur des principes de fonctionnement nettement différents de ceux des autres établissements pour psychotiques. Les difficultés y sont multipliées pour cause d'adéquation entre les principes thérapeutiques théoriques et la mise en pratique institutionnelle.

- 1) La Devinière est ouverte 365 jours par an. Il n'y a pas de fermeture pour cause de vacances du personnel ou d'interruption le vendredi soir pour libérer

les samedi et dimanche des adultes. Bien des responsables d'établissements sont conscients que les retours systématiques en famille sont à déconseiller mais les principes théoriques se bafouent allègrement lorsqu'ils risquent de déranger.

- 2) La Devinière est une structure institutionnelle disponible et en fonctionnement 24h par jour. Nous ne distribuons pas les neuroleptiques ou les hypnotiques qui permettent au personnel d'être libéré des enfants aux heures réglementaires.
- 3) Nous n'acceptons que les cas les plus lourds, et notamment ceux qui sont expulsés des "établissements pour psychotiques" pour cause de difficultés majeures ou d'échec de la thérapeutique.
- 4) Il n'y a pas d'âge limite d'admission. La plupart des établissements refusent de prendre en charge des adolescents pour le motif que les problèmes de ces derniers sont nettement plus difficiles à résoudre que ceux des enfants. De nombreux adolescents sont ainsi placés au petit bonheur.
- 5) Pour nous, accepter de prendre un enfant ou un adolescent en traitement, c'est accepter de le garder quoi qu'il se passe, c'est refuser d'utiliser le prétexte de son symptôme ou de son comportement pour l'expulser.
- 6) Il y a deux grandes catégories de psychotiques, ceux dont la symptomatologie s'exprime soit par un renfermement sur soi, soit par des délires plus ou moins élaborés, et ceux dont les symptômes sont comportementaux (pseudo-délinquants, pseudo-psychopathes, etc.) Ces derniers sont socialement très dérangeants, ils font peur et sont systématiquement refusés par les "établissements pour psychotiques". Ils sont promis à l'hôpital psychiatrique ou à la prison. Or, la structure fondamentale de leur personnalité est identique à celle des psychotiques "classiques", même si leur symptomatologie est plus difficile à aborder, à accepter, parce qu'elle nous met en cause de façon immédiate. A La Devinière il n'y a pas de ségrégation basée sur les symptômes. A titre documentaire, il est important de noter qu'un groupe de médecins a voulu, il y a quelques années, chiffrer le nombre d'enfants psychotiques en Belgique. Cette recherche, qui se voulait somme toute constructive, était viciée dès

l'origine parce qu'elle ne tenait pas compte de la catégorie des psychotiques non classiques, ni de ceux que les I.M.P. ont débilisés.

La situation actuelle et le devenir des enfants et adolescents psychotiques sont nettement plus préoccupants qu'on n'ose le dire et vont en s'aggravant, non seulement parce que la société crée de plus en plus de malades mentaux mais aussi parce qu'elle se donne de moins en moins l'audace de les soigner. Nous sommes très près du renfermement du fou contre lequel tout le monde s'insurge en apparence.

Il faut aussi dire que la Devinière vit en 1979 avec un taux d'entretien journalier fixé en 1976. Beaucoup se seraient révoltés. Nous n'avons, jusqu'à présent, que pris le temps de nous préoccuper des malades qui nous sont confiés. Le jeu des influences, des revendications et des défilés de protestation nous a toujours semblé très mesquin en regard des drames ou des victoires sur la maladie mentale qui ont lieu chaque jour à la Devinière.

L'époque de la philanthropie est révolue, mais il y a une crise des établissements pour enfants en Belgique. L'Etat leur attribue des sommes relativement considérables dont la plus grande part est réservée aux dépenses en personnel. Des grèves, des manifestations et autres revendications ont abouti à une amélioration relative du statut des adultes mais personne ne semble avoir songé qu'il fallait aussi, et avant tout, repenser, remettre en question tout le vieil édifice institutionnel sclérosé, en se plaçant du côté des seuls qui soient véritablement concernés mais n'ont jamais droit à la parole, même par l'intermédiaire des adultes qui sont sensés les représenter: les enfants qui y sont hébergés ou soignés.

Tant que les enfants "placés" n'auront droit qu'à un univers minable parcimonieusement dosé, soit par la direction de l'établissement, soit par les instances officielles, tant que ces deux pouvoirs prendront prétexte l'un de l'autre pour ne pas envisager des changements radicaux, tant que ces enfants n'auront pas droit au minimum, et même pourquoi pas, au maximum de ce qui fait l'existence courante de la majorité de la population, toutes les dépenses effectuées en leur nom, pour se donner bonne conscience, le seront en pure perte. Tosquelles disait, il y a quelques années, ce n'était qu'une fausse boutade, qu'il vaudrait mieux octroyer aux parents dont l'enfant est institutionnalisé et à condition qu'ils le gardent, une allocation identique aux dépenses effectuées en son nom afin que tout le monde, ou

presque, soit tranquille, puisqu'en fin de compte on ne nous donne pas les moyens d'être efficaces.

En Belgique, certains se sont rendu compte qu'il y avait pléthore de placements non justifiés. Les placements ont diminué. C'est alors que des établissements ont du soigner leur publicité afin de ne pas voir décroître leur population et par là même leurs subventions. D'autre part, le personnel est devenu extrêmement difficile à recruter et de moins en moins concerné par son travail; il ne supporte plus les cas difficiles et exige leur expulsion ou refuse leur admission. On en arrive ainsi très logiquement à la situation actuelle : un échec d'envergure parce que les structures institutionnelles ne sont plus constituées que de la présence physique, dans les limites et avec l'aide plus ou moins surnoise des réglementations en vigueur, d'un nombre déterminé d'adultes indifférents et de dossiers administratifs ou "médicaux". Qu'importe ceux dont il devrait être question.

C'est dans ce contexte, invraisemblable pour qui n'y est pas confronté, qu'il faut comprendre la création et l'évolution de la Devinière. Sans aucun souci de provocation, mais parce qu'il était pour nous éthiquement impossible d'abonder dans le sens des structures existantes, nous nous sommes retrouvés à faire, en règle générale, l'inverse de ce qui se déroulait par ailleurs. Nous ne pouvions admettre de répondre d'un établissement où l'image de marque à donner à l'extérieur, où le bien-être du personnel passent avant les nécessités thérapeutiques. Nous avons refusé de faire vivre des enfants sur le carrelage parce que cela facilite l'entretien, nous avons supprimé des médications qui préservent simplement la tranquillité du personnel, nous n'avons pas voulu mettre en vigueur des séances de "psychothérapie" qui ne servent à rien sauf à rassurer ceux qui auraient l'impression d'être inutiles s'ils ne pouvaient, dans tous les cas, utiliser leurs "techniques". Nous n'avons pas accepté de doser nos activités et nos interventions thérapeutiques en fonction de pauvres questions d'horaires minutés, sans tenir compte de la réalité de la souffrance et de la demande des enfants, de la nécessité de la création d'une structure institutionnelle vivante. Nous refusons d'être des sous-produits rassurés du "progrès social".

Mais nous savions que les systèmes exclusivement bâtis en fonction des adultes qui y travaillent et des conceptions ou des craintes de ceux qui les jugent de loin, échouaient systématiquement lorsqu'il s'agit de soigner des enfants psychotiques: les demandes d'admission à La Devinière en étaient la preuve

irréfutable. Il fallait autre chose, briser le principe de l' incurabilité, de l'irrécupérabilité des psychotiques né de l'inefficacité des moyens mis en oeuvre plutôt que d'une impossibilité fondamentale liée à la structure de la maladie elle-même.

L'opinion publique perçoit l'institutionnalisation d'un enfant comme un palliatif plus ou moins valable. Très souvent le placement ne se justifie d'ailleurs que par l'absence de structures d'aide sociale ou psychologique qui permettraient le maintien d'un enfant dans son milieu habituel. Lorsqu'il s'agit d'enfants psychotiques le placement et le traitement en internat ne peuvent avoir à nos yeux un sens que sur indication stricte: la psychothérapie institutionnelle en internat doit être préconisée lorsqu'il s'agit de la seule solution acceptable et non pas pour le motif qu'il n' y en a plus d'autre.

Cependant, la tâche de ceux qui doivent trouver une solution dans les cas très difficiles est quasi surhumaine : il faut trouver un établissement qui dispose de places, que l'enfant soit dans les limites d'âges prévues, que sa symptomatologie s'accorde avec les règles parfois très strictes d'admission, en résumé qu'il réponde à l'idée que les adultes se font de lui.

La Devinière, parce qu'elle n'a pas établi les normes d' exclusion usuelles, est devenue très rapidement le lieu où se retrouvent ceux dont la société en général et les établissements en particulier ne veulent plus (établissements pour psychotiques, hôpitaux psychiatriques, services de psychiatrie des hôpitaux généraux, I. M. P. pour débiles profonds). Une sorte de poubelle que l'on est bien aise d'utiliser lorsqu'il en est besoin mais dont on espère que le couvercle est parfaitement étanche. La Devinière donne bonne conscience à ceux qui s'en servent pour se débarrasser des problèmes qui les dérangent ou des interrogations qui les angoissent, quitte à en vilipender le fonctionnement avec d'autant plus de facilité qu'ils n'ont pas osé ou pû entreprendre une action similaire.

Nous refusons cette image de marque. La Devinière n'est pas un centre d'hébergement ou de gardiennage mais un établissement de traitement qui a choisi lui-même sa méthodologie parce qu'il fallait l'inventer et dont l'efficacité, a court et a long terme, est suffisamment établie pour qui est un tant soit peu au fait de la pathologie antérieure des enfants et adolescents qui y ont été admis. Mais qu'on ne nous demande pas de faire des miracles, ce serait ridicule et sinistre.

Toute psychothérapie institutionnelle peut prêter à confusion, donner lieu à des interprétations fausses et hâtives lorsqu'elle est perçue de l'extérieur ou vécue sans prendre le temps nécessaire à la compréhension des structures, des mécanismes, des détails dont l'ensemble seul peut avoir un sens. Le traitement institutionnel des psychotiques requiert une grande spécialisation qui ne s'acquiert pas sur les bancs d'une quelconque université, mais dans la pratique quotidienne faite d'échecs, d'erreurs, de petites réussites et d'une perpétuelle remise en question de soi-même, de ses propres attitudes et de ses relations aux autres.

Les patients de La Devinière sont le produit de multiples échecs familiaux ou sociaux, les scories d'établissements plus ou moins "spécialisés". Leur devenir est, en tout cas à l'arrivée, des plus sombres. Il fallait donc inventer une structure institutionnelle nouvelle, qui peut choquer par certains aspects mal compris, mais dont l'avantage serait de ne pas échouer systématiquement.

Pour inventer ce lieu thérapeutique, il ne nous est laissé, dans l'indifférence générale ou la curiosité malsaine, que des moyens ridiculement faibles et parfaitement inadaptés. Dans ces conditions, nous n'hésitons pas à le dire, car personne n'aura l'audace de le dire pour nous, faire fonctionner La Devinière sans reniement et parvenir à créer et à produire, avec des enfants et adolescents considérés comme irrécupérables, une structure institutionnelle, riche de vie et de projets, relève tous les jours de l'exploit.

La Devinière ne se veut pas un lieu privilégié centré sur lui-même, clos de toute part; ce n'est pas non plus un théâtre pour voyeurs ou dilettantes amateurs d'émotions fortes. Nous ne pouvons accepter l'ouverture au monde que si les patients sont perçus au moins sur pied d'égalité avec ceux qui désirent les rencontrer. Nous ne considérons pas ces enfants comme des sous-produits, des handicapés quelconques ou des irrécupérables. Ils ont comme caractéristique commune d'être le résultat de ratages successifs accumulés, mais nous ne cherchons pas à découvrir des responsabilités. Il est donc aberrant de nous faire endosser toute une symptomatologie parfois socialement dangereuse comme s'il s'agissait de la nôtre, comme si nous l'avions produite ou en tout cas favorisions son éclosion ou son développement.

Nous veillons au maximum, quoiqu'on en dise, à ce que cette symptomatologie ne dérange pas l'environnement; nous tachons nous-mêmes dans

un but thérapeutique, de la supporter. Nous n'en sommes ni les garants, ni les instigateurs, nous sommes simplement en première ligne. Et l'arrière gémit. Comme en 14.

Il serait plus facile que La Devinière n'existe pas. Les enfants et adolescents qui s'y trouvent actuellement auraient été casés vaille que vaille dans des structures qui leur convenaient peu ou prou. Les neuroleptiques aidant, la plupart ne poseraient guère de problèmes, personne ne se souciant d'ailleurs de savoir si leur existence comportait encore le moindre intérêt ou la moindre joie de vivre. Il y a en Belgique des lieux suffisamment claquemurés, à l'écart des yeux indiscrets que pour couper court à toute velléité d'existence chez ceux qui oseraient devenir dérangeants.

Nos goulags sont trop poches; ils crèvent les yeux, nous transforment en cyclopes éborgnés. Le Goulag des autres est bien plus intéressant puisque nous n'en sommes pas responsables.

C'est aussi l'année de l'Enfance.

Mais qu'en est-il de La Devinière? Il est intéressant de tenter de comprendre un fait tout récent dont la signification éclaire crûment l'opinion que certains se font de notre action et le peu de valeur que beaucoup accordent à ces enfants malades.

En quelques années, les enfants de La Devinière ont produit plusieurs centaines d'oeuvres graphiques, dessins ou peintures. Il nous a semblé intéressant d'en réunir une partie dans le cadre d'une exposition ouverte à tous ceux qui se sentiraient concernés. C'était pour nous un moyen de mieux faire comprendre le problème des psychotiques, d'entretenir avec l'extérieur des rapports qui n'aient rien de la visite d'un jardin zoologique, de faire apprécier des réalisations remarquables, de montrer qu'il n'y a pas que des aspects négatifs dans la maladie mentale.

Cette exposition a été préparée avec soin, ce qui est le minimum si l'on respecte un tant soit peu les autres. Elle a été prolongée d'un mois à la demande de nombreux visiteurs désireux de la faire connaître et apprécier. La R.T.B. y a consacré quelques minutes. Cette exposition a été, pour de multiples raisons, un évènement très important pour les enfants.

Nous avons tous été stupéfaits ou abasourdis de nous entendre reprocher, dans l'ensemble des critiques émises contre la Devinière, d'avoir organisé une

exposition bidon : il n'était pas possible que de tels enfants aient produit de telles oeuvres; ce devait être nécessairement le résultat de travaux d'adultes, et d'adultes doués s'entend. Nous sommes d'abord restés incrédules devant ces affirmations gratuites. Il n'y avait rien à y répondre : leur énormité suffocante imposait le silence ou l'éclat de rire attristé. A la réflexion, il nous a semblé qu'il fallait pourtant s'intéresser aux motivations de ceux qui paraissaient honnêtement être convaincus de l'exactitude de leurs assertions.

Puisqu'il s'agit de psychotiques, d'irré récupérables, il est inconcevable que ceux-ci surclassent, et de loin le commun des mortels dans un domaine quelconque. Ce serait inconvenant. Ils n'en ont pas le droit car cela ferait écrouler tout l'édifice. Un enfant psychotique ne peut avoir la moindre notion du beau, il ne peut rien créer, il ne peut pas être génial. Un enfant psychotique doit rester à sa place et tant mieux s'il est autiste, cela lui permet au surplus et en prime de faire silence sans grand effort.

Nous concluons avec certitude que les critiques actuelles, anciennes et futures, à l'égard de La Devinière visent essentiellement la maladie mentale elle-même. Ces enfants ne devraient pas exister; mais hélas nous ne vivons pas sous un régime politique qui extermine à la chambre à gaz, ou par tout autre moyen efficace et économique, les indésirables. Il existe par bonheur des moyens plus subtils qui ne souillent les mains de personne et gardent la conscience nette.

Nous voudrions résumer quelques principes thérapeutiques généraux et décrire la façon dont nous tentons de les appliquer à chaque instant tout en conservant suffisamment de souplesse que pour les transformer au fil de l'évolution et de l'expérience.

La psychose de l'enfant est un monde fort peu connu, très difficilement abordable, d'autant plus que jamais la société n'a mis d'importants moyens en oeuvre pour tenter d'en comprendre les mystères ! Si le cancer avait été abordé de la même manière, il est certain qu'aucun progrès n'aurait été réalisé car la curabilité d'une maladie est directement liée à la compréhension qu'on a de ses mécanismes.

La psychose n'est pas un handicap, un manque. C'est un peu court, vaguement simpliste, certainement à côté de la question, et pourtant, en Belgique, le psychotique est classifié parmi les "handicapés", faute de mieux. Le psychotique ne

manque de rien; il parle et souffre autrement et ailleurs, à sa guise, car il sent confusément l'aversion et la crainte qu'il inspire. Il joue ses cartes comme il lui plaît faute de partenaires disposés à entrer dans le jeu, n'importe les règles du jeu.

Le père de la psychothérapie institutionnelle est un psychiatre et psychanalyste catalan réfugié en France durant la guerre d'Espagne: Francisco Tosquelles. Certains de ses élèves ont, à leur façon, créé des lieux de psychothérapie institutionnelle. Le plus célèbre est la clinique de La Borde dirigée par Oury. Sans plagier qui que ce soit, il nous a semblé que c'était dans la voix de la psychothérapie institutionnelle que nous pouvions trouver des formules qui puissent s'appliquer en Belgique, avec un certain type de population, dans un temps déterminé.

Ce qui peut être thérapeutique, lorsqu'il est question de psychotiques, n'est pas la relation individuelle qui s'établit entre soignant et soigné, ou entre soignés, mais la bonne santé de la structure institutionnelle. Celle-ci est le produit de toutes les relations personnelles, mais transcendées en une réalité supérieure nettement moins fragile que les relations individuelles. C'est sur la réalité institutionnelle que le travail des thérapeutes doit se faire car c'est elle qui donne son sens à tous les événements, aux symptômes, ceux du malade comme ceux de l'institution. D'autre part, il s'agit de porter la plus grande attention à l'individu lui-même, au moindre de ses symptômes, au plus faible des signes qu'il émet. Il s'agit donc d'un individualisme poussé à l'excès qui se corrige en fonction d'une structure institutionnelle globale, laquelle prend sa source et sa valeur dans une existence commune et l'intérêt spécifique à chacun. C'est notamment à ce prix que l'on peut éviter le retour de relations substitutives de type familial, père ou mère - enfant, qui sont très certainement une des origines de la psychose.

A titre d'exemple, nous ne pouvons mieux citer que le cas d'un enfant de 12 ans, entré à La Devinière pour automutilations graves qui duraient depuis des années: celui-ci se gifflait violemment jour et nuit. Les parents avaient tout tenté, du placement en établissement aux neuroleptiques, sans omettre bien sûr de lui lier les mains derrière le dos. Les parents n'avaient pas le choix car le comportement de leur enfant leur faisait horreur; ils étaient directement concernés, il fallait faire cesser le symptôme coûte que coûte. Les cordes aux poignets empêchaient l'occurrence du symptôme qui reprenait de plus belle une fois que l'enfant se retrouvait libre d'agir.

A l'entrée de ce garçon à La Devinière, nous avons décidé de le laisser agir à sa guise, son automutilation n'étant qu'une façon d'éclipser son autisme. L'automutilation a continué. Peu de membres de La Devinière la supportaient car même si intellectuellement, ils savaient qu'il fallait, du moins en apparence, pouvoir être indifférents, ils n'y parvenaient pas, dans la pratique quotidienne.

Peu à peu cette automutilation est devenue non plus un problème lié à la sensibilité de chacun mais un type de langage auquel tous, au nom de La Devinière ont compris qu'il ne fallait pas répondre sur un mode d'angoisse ou d'intérêt. Un jour, l'attitude de La Devinière est devenue, par l'intermédiaire de ses membres : nous ne répondrons pas à ton type de langage, il ne nous intéresse pas, cela te détruit, nous ne sommes ni ton père ni ta mère, ni ceux que tu as connus, tu confonds. Les mots ne sont pas de mise en des circonstances aussi dramatiques. L'automutilation a cessé à l'instant. Elle n'a jamais réapparu. Il nous avait fallu quatre mois pour y arriver.

En cela consiste la psychothérapie institutionnelle. Une telle démarche est incompréhensible de l'extérieur et un visiteur non informé voyant cet enfant se frapper et des adultes indifférents autour de lui, n'aurait pu que crier au scandale sans songer que pour enlever l'appendice malade il faut aussi, et tout d'abord, entailler l'abdomen.

Il faut travailler de longs mois à La Devinière, tout en s'engageant, pour non seulement comprendre un minimum de ce qui s'y déroule, mais aussi pour acquérir, face aux enfants, le droit à la parole. Les fonctions de l'adulte; du thérapeute, ne lui donnent d'emblée aucun pouvoir; il peut acquérir parfois, à force d'angoisses et de souffrances la possibilité d'entrouvrir faiblement le voile qui cache un univers douloureux et pudique, monde qui refuse par principe toute intrusion, toute relation, tout langage.

L'adulte doit payer. Le vécu de l'enfant psychotique est horrible ; celui-ci ne peut que refuser toute aide si elle n'est qu'une comédie programmée quarante heures par semaine. L'enfant psychotique ne croit en rien. Il ne peut retrouver un minimum de confiance dans la relation aux autres que si ceux qu'il rencontre font leurs preuves, que si l'intérêt qu'ils disent lui porter n'est pas sous-tendu par des motivations trop malsaines. Il nous faut donc payer; il nous faut souffrir aussi. Tout le reste n'est que psychologie en chambre, radicalement inefficace, la réalité nous en

donne chaque jour la preuve.

Celui qui entre à La Devinière a droit à ses symptômes et toute latitude lui est laissée de ne croire en rien ni personne. Il a droit à ses symptômes parce qu'ils sont les faux signes qui ont motivé la demande d' admission, qui ont à ce point effrayé ou dérangé qu'ils ont entraîné l'expulsion ou la mise à l'écart. Or, ces symptômes que l'on pourrait appeler primaires, ne sont en réalité pas les symptômes de l'enfant mais ceux de son entourage. Ils sont la minéralisation du rejet, le moyen trouvé par l'enfant pour se faire rejeter. Ces symptômes ne lui appartiennent pas et nous n'avons pas à entrer dans ce jeu sous peine d'être forcés d'employer nécessairement les mêmes attitudes que celles mises en oeuvre par l' environnement antérieur. Quand un adolescent affirme qu'il doit entrer à La Devinière parce qu'il est kleptomane, il parle le langage des autres et se protège de toute compréhension de son vécu, il refuse qu'on puisse découvrir qu'il vit une psychose abandonnique, que son état de souffrance est à la limite du supportable: « je ne suis qu'un voleur; allez-y voir; cela échouera comme d 'habitude et je me détruirai quand même parce que je ne vous crois pas ».

Le symptôme primaire est un piège. La structure institutionnelle doit lui répondre par l'indifférence, afin de ne plus l'investir, de le faire s'écrouler, pour laisser libre cours à un autre type de langage, à d'autres symptômes non fossilisés qui deviendront la matière d'une nouvelle relation. Alors seulement, l'enfant malade pourra peut-être très lentement choisir sa destinée en dehors d'un infantilisme tout puissant.

Au fur et à mesure que la structure institutionnelle se développe et s'améliore, la durée de vie des symptômes primaires diminue. Il est probable qu'à l'heure actuelle il ne faudrait plus quatre mois pour que le garçon dont il est question plus haut, cesse de se frapper. Faire de la psychothérapie institutionnelle, c'est aussi améliorer l'outil au fil du temps.

L'enfant psychotique qui entre à La Devinière ne croit plus en rien. Les paroles des adultes sont, pour lui, creuses et mensongères. C'est pourquoi, nous avons toujours attaché une telle importance à proposer un lieu de vie agréable, quitte à sacrifier certains aspects fonctionnels. Les enfants détruisent très peu la Devinière. Hors l'usure du temps, les dégâts y sont minimes. Ils détruisent peu car ils savent, perçoivent, sentent que les objets et les lieux ont été investis, ne sont pas

indifférents, ne sont pas là par hasard, mais ont été combinés, créés avec le souci de permettre un lieu agréable, ce qui est le minimum lorsque ceux qui doivent y vivre sont en état de souffrance. Cela fait sans moyens particuliers, sinon l'absence de subventions .

En trois ans la Devinière aura été presque entièrement remise à neuf parce que le moment était venu, à chaque fois, de reinsuffler la vie, d'effacer les traces de la mort. Car les lieux, puisqu'ils ont un rôle à jouer dans le traitement, subissent et souffrent d'une manière toute particulière.

Faire de la psychothérapie institutionnelle, c'est aussi apprendre la valeur des choses et des lieux, sentir les détails pratiques à transformer, trouver le meilleur type d'interrupteur à placer à un endroit précis, reinventer des couleurs, porter attention au moindre objet. Nous le faisons chaque jour, les enfants le savent, parce qu'ils sont directement concernés. Ce qui n'empêche pas les pannes de W.C. On ne peut tout entreprendre en même temps. Mais ramener La Devinière à un W.C. qui ne fonctionne pas est pour le moins cocasse ou injurieux quand on sait les sommes invraisemblables de fatigue et de travail qu'il a fallu pour toujours garder un lieu accueillant et significatif de l'intérêt que les adultes portent à ceux qui doivent y vivre.

Lorsqu'un adolescent, après deux ans, demande qu'on lui décore sa chambre, il s'agit pour nous d'une victoire incontestable si l'on sait que depuis toujours, il est viscéralement incapable de la moindre demande car il ne croit plus en rien. C'est alors que des années d'efforts et de découragements prennent un sens, mais personne ne peut prévoir le moment où une lueur d'espoir va poindre. Faire de la psychothérapie institutionnelle, c'est donc aussi s'entraîner à pouvoir attendre, à ne jamais désespérer, à transformer les angoisses individuelles des adultes en motifs de progression.

La structure institutionnelle de La Devinière requiert un équilibre des pathologies et des symptômes. Il en est pour s'étonner que nous ayons choisi de faire vivre ensemble des enfants en apparence radicalement différents. Expérience faite, il apparaît que c'est là une optique recommandable sinon indispensable.

La diversité des patients enrichit les relations entre eux bien plus que toutes les interventions des adultes ne pourraient le faire. A la limite, ce sont les enfants qui se soignent mutuellement, les adultes n'étant là que pour créer les conditions de

possibilité d'interactions thérapeutiques originales. Une structure institutionnelle suit des lois économiques strictes qu'il est superflu d'exposer ici. Que l'on sache cependant que ce sont ces lois qui interdisent de considérer qu'il puisse y avoir le moindre élément sans importance puisque la non-importance est par elle-même déjà significative. Faire de la psychothérapie institutionnelle, c'est aussi connaître les lois qui régissent les structures dans lesquelles on est impliqué et parvenir à injecter, sans déséquilibrer l'ensemble, la vie, l'oxygène indispensables. C'est pourquoi les interventions intempestives venues de l'extérieur peuvent être très nettement pathogènes.

Certains se gaussent de La Devinière après avoir entendu dire (par qui ?) qu'il s'agissait tout simplement d'y vivre, comme si la vie, l'opposé de la mort, était tellement simple à mettre en oeuvre.

Ceux-là confondent vie et laisser aller, ils décrivent leur problématique personnelle plutôt que le devenir possible d'enfants malades. Réapprendre à vivre, pour un enfant psychotique, c'est cesser d'être en attente de mort immédiate, non pas cette simple mort physique qui nous guette tous, mais la mort par destruction interne, fruit d'une angoisse insupportable qui ronge le moindre affect, qui tord le moindre sentiment, qui pervertit toute relation et en premier lieu celle qu'il faut avoir avec soi-même. Exister uniquement en fonction de ses pulsions de mort, c'est n'avoir jamais pu s'investir un minimum et par là même investir les autres et le monde; c'est être dans un état de souffrance perpétuelle, intolérable, qui ne peut s'exprimer, sinon par des biais que l'entourage ne s'ingénie même pas à comprendre. Réapprendre à vivre n'est pas une expression simpliste mais l'unique condition à remplir pour qu'une évolution soit possible. Apprendre à ces enfants à revivre, c'est mettre les boeufs avant la charrue; c'est rendre l'avenir possible.

Lorsqu'un des enfants les plus mortifères de La Devinière a pu un jour s'écrier pendant un feu d'artifice « on a gagné la vie » nous avons su que nous ne nous étions pas trompés, et cette phrase vaut à nos yeux infiniment plus que les dépenses d'énergie qu'il a fallu faire pour permettre un tel cri. Cet enfant avait, qui sait pourquoi, mais il n'est pas insensé de croire que nous y étions pour quelque chose, retrouvé le droit de vivre.

Là se situent les démarches importantes. Elles ne sont guère intelligibles de l'extérieur car il faudrait que chacun puisse connaître les mille dédales d'un

fonctionnement institutionnel qui ne s'explique pas d'emblée dans sa complexité.

Certains adolescents qui ont été, dans leur histoire, expulsés à de multiples reprises et à tout propos, et entre autre pour des passages à l'acte, tentent de se prouver à eux-mêmes qu'ils n'ont aucune raison de nous croire, en poussant leur symptomatologie comportementale à l'excès dans l'espoir de pouvoir enfin être rejetés de l'établissement.

Ils sont incapables d'imaginer que ce langage est pour nous sans intérêt, aussi cherchent-ils par tous les moyens à prouver que leurs symptômes peuvent passer à l'irréversible : «Mais quand donc serai-je mis à la porte ?» Il importe alors de replacer le problème où il se situe véritablement. Lorsque l'environnement thérapeutique à la force d'attendre, et s'il n'est pas excessivement contrecarré par l'entourage social, la symptomatologie du type passage à l'acte disparaît tout comme l'aut mutilation dont nous avons parlé plus haut.

Paradoxalement, du moins en apparence, mais à coup sur, c'est le lieu de traitement et le personnel soignant qui font deux fois les frais de l'opération : non seulement ils sont les premiers concernés, mais encore, par le biais d'interprétations immédiates, simplistes, non étayées d'éléments de réalité, ils sont critiqués de façon outrancière ou méchante, signe du mal à l'aise que certains adolescents ont de vivre, par la plupart des structures sociales extérieures à l'établissement.

Il est injurieux, il est faux, il n'est pas sérieux de croire que des passages à l'acte sont le résultat de l'indifférence ou de l'incurie, du laisser-aller ou de l'incapacité lorsqu'on pose la question de ce qui peut arriver à La Devinière. Certes, cet établissement dérange. Nous sommes personnellement à chaque instant dérangés, remis en question, en place, non tant par des événements quels qu'ils soient, mais surtout par l'interrogation que l'enfant malade lance sans interruption. C'est le sens même de l'existence humaine qui est en cause. Nous le savons et avons choisi de le vivre tous les jours. Nous ne demandons pas aux autres une telle attitude parce que ce n'est pas leur métier, mais nous désirons fermement qu'on cesse de nous bafouer. Ce serait vite fait, bien fait, si chacun tentait, même en amateur, d'approcher les véritables motifs de ses propres critiques et de son angoisse.

La Devinière est, en Belgique, le dernier établissement pour psychotiques à

ne pas avoir renié les principes du traitement institutionnel, à ne pas avoir dévié de ses idées de départ, à ne pas avoir perverti ses intentions sous l'impact de la difficulté de les mettre en pratique.

La Devinière est donc le dernier mauvais établissement belge. Qu'il en soit ainsi, à condition d'en connaître le pourquoi.

Il ne peut y avoir de thérapie institutionnelle sans référence au temps : « il faut le temps que le sucre fonde » (Flaubert).

Il faut laisser aux choses le temps de se passer, de se remettre en place, de se réorganiser, de se restructurer. Toute construction hâtive, sans référence au temps, sans attention méticuleuse au moindre détail (car personne ne sait d'avance lequel est fondamental) relève de l'activité hystérique, c'est-à-dire de la recherche à tout prix, de résultats qui puissent, fût-ce en apparence satisfaire le narcissisme commun et justifier l'action entreprise, même s'il ne s'agit que d'effets superficiels et éphémères. Nous avons d'entrée de jeu refusé cette espèce de mauvais cinéma car nous répugnons à nous mettre à l'abri des critiques extérieures (c'est très facile) en abandonnant des principes de fonctionnement qui nous ont guidé et dont nous avons éprouvé l'efficacité. Seule notre déontologie a pu et pourra nous indiquer les évolutions indispensables qu'il faut permettre ou provoquer.

Si des enfants et adolescents sont entrés un jour à la Devinière, c'est parce qu'ils avaient raté leur histoire personnelle. Ils étaient incapables d'être concernés par l'histoire qui les entoure, celle des autres, celle des lieux et des choses.

Nous avons donc envisagé La Devinière, il nous a fallu le temps, dans une perspective historique et non seulement géographique. Pour dépasser les histoires familiales, sociales, personnelles et institutionnelles ratées, il fallait faire de la Devinière une histoire alimentée par l'invention et la créativité des adultes concernés tout d'abord, par celle des enfants au fur et à mesure des possibilités. L'expression « Etat Indépendant de Fargol » qui semble à la fois inquiéter et provoquer les sarcasmes de niveau plus ou moins bas est un des éléments principaux de cette conception historique de la psychothérapie institutionnelle. La signification en sera décrite par après.

A l'ouverture de la Devinière, les enfants devaient tout réapprendre et rien de ce qui leur était proposé ne pouvait par principe être laissé au hasard; les adultes

devaient encore faire la preuve de leur valeur dans le temps et de leur intérêt, non simulé, non provisoire, pour les personnes et ce qui les entoure, les lieux, les objets.

Que l'on sache donc qu'il n'est pas du tout sans importance au niveau des phantasmes d'un enfant psychotique, au niveau de la structure institutionnelle, que ce puisse être le directeur qui débouche les toilettes. Il n'y a rien qui soit indifférent et les chemins de l'efficacité sont parfois les moins évidents.

L'hygiène à La Devinière laisserait à désirer, dit la critique ces derniers temps. On y rencontre évidemment des enfants énurétiques, incontinentes, et encoprésiques. Cela dérange que nous n'en fassions pas un drame ou un symptôme important qu'il faut éliminer à tout prix. Nous aurions enfin des buts avouables, clairs, précis, faciles à atteindre. La maladie mentale serait vaincue, mais elle aurait d'abord été réduite à quelques excréments à subtiliser à la perception des gens normalisés .

Mais il faut savoir ce que l'on veut. Quelques électrodes bien placées et un reveille-matin parviennent aisément à empêcher un enfant énurétique de souiller son lit. Le conditionnement n'est plus réservé aux chiens. Mais cette technique, valable pour les matelas des petits enfants névrotiques américains risque de provoquer, par déplacement des symptômes, des catastrophes à La Devinière.

Nous pourrions évoquer mille exemples de la même eau. Nous affirmons que La Devinière est jour et nuit remise en état, non seulement par le personnel dont c'est la fonction principale, mais aussi par tous les autres. lorsque la Devinière est sale, elle est toujours fraîchement sale, et c'est ce qui importe si l'on veut bien en analyser le sens.

Les adultes qui travaillent à La Devinière auraient les premiers le droit de se plaindre s'ils n'avaient le bon goût de savoir ou d'avoir appris que la production de déchets est un symptôme comme un autre, dont il faut tenir compte, par lequel il ne s'agit pas de se laisser déborder, qu'il faut comprendre et sur lequel il faut agir en fonction du travail institutionnel et de la réalité de la maladie mentale chez l'enfant. Toute autre attitude ne peut que provoquer une surproduction anormale.

La fabrication de déjections et de crasses de tout style est en rapport direct avec les pulsions de mort.

C'est parce que nous rendons possible, en variant la permission, en fonction de la situation et de l'évolution de chacun l'étalage des pulsions de mort par déjections interposées, que la vie a pu reprendre peu à peu ses droits pour les enfants de la Devinière. Il fallait aussi que ces signes de mort, cadavres non symboliques, soient au bon moment éliminés par les adultes qui disent se préoccuper de la vie et d'en redonner la possibilité à d'autres.

Si la Devinière manquait de principes d'hygiène, elle irait à l'encontre même de ses buts et n'aurait pas les moyens de les poursuivre.

Nous n'avons simplement pas la même optique que d'autres, nous ne donnons pas une importance démesurée à des faits bruts. Nous sommes coupables de ne pas tenir absolument compte des structures inconscientes des visiteurs, les nôtres nous suffisent. Nous avouons aussi, paradoxe oblige, avoir dans l'ensemble une sainte horreur de ce qui est sale : la mort s'y complait et s'y multiplie trop.

Les enfants de La Devinière ne sont que très rarement malades, au grand étonnement de nombreux médecins d'ailleurs. Il y a eu des poux à la Devinière. Comme partout ailleurs depuis quelques années, les insectes prolifèrent et deviennent de plus en plus résistants aux produits chimiques. Les enfants psychotiques n'étant pas roulés dans le D.D.T., ils n'ont pas échappé à la règle commune. Pas plus qu'ils n'escamotent Archimède ou Newton. Ils forment probablement une des populations en meilleure santé physique qui soit. Nous n'irons pas affirmer que ce sont les excellentes conditions d'hygiène qui permettent un tel phénomène, ce serait se moquer des causes et des évolutions des maladies. Très simplement ces enfants n'ont que faire de nos petites maladies qui nous permettent de survivre; la leur, la vraie, est énorme au point que les nôtres n'ont guère de prise sur eux. La psychose suffit à toute une vie.

Comprendre ces phénomènes, les vivre chaque jour et intervenir à bon escient; c'est aussi de la psychothérapie institutionnelle.

Il semble que les rythmes de vie à La Devinière dérangent eux aussi ceux qui la regardent de loin. Il est arrivé que certains s'étonnent d'y voir de la lumière toutes les nuits. Personne ne se demande jamais pourquoi un hôpital reste jour et nuit en activité. Faut-il en conclure que les psychotiques n'ont pas le droit d'être en traitement et d'avoir tout le temps quelqu'un à leur disposition ? Mystère des

ostracismes et des clivages.

Tout comme un nouveau-né, l'enfant psychotique doit réapprendre le rythme du temps. Son cycle nyctéméral n'est pas mieux établi, il est par surcroît perturbé. L'angoisse de la nuit n'est pas un phénomène réservé aux intellectuels en manque d'inspiration, c'est aussi le lot quotidien, douloureux, de l'enfant malade lorsqu'il ne trouve pas un environnement où les conditions qui lui permettent de la surmonter. Il serait simple et radical d'utiliser les bataillons d'hypnotiques. Les adultes seraient ou s'en iraient en paix, mais l'efficacité à long terme de telles méthodes nous en interdit l'usage, sauf exception.

Par suite d'une curieuse perversion du goût, nous préférons un enfant jouant à trois heures du matin, en relation avec les adultes qu'il se choisit à un enfant en proie à ses cauchemars, entouré de ses draps bien bordés, sans personne pour lui répondre. Il existe dans le commerce d'excellentes ceintures, camisoles de nuit. Certains enfants de La Devinière ont eu le privilège de les utiliser dans quelques établissements. Il est un argument de poids, définitif, pour refuser de telles méthodes : ces moyens mécaniques n'ont pas empêché que les placements antérieurs échouent et qu'il ait fallu faire appel à nous. Nous refusons de n'avoir pour but que la protection des adultes.

La nuit est souvent un moment tout à fait privilégié, hautement thérapeutique, pour autant que certains se donnent la peine d'être disponibles.

Il n'y a pas que les camisoles mécaniques ; les camisoles chimiques sont fort prisées dans l'univers des maisons d'enfants.

L'arsenal des neuroleptiques est bien fourni. C'est un bien. Quoiqu'on en dise, nous ne sommes pas opposés par principe à leur utilisation, pour autant qu'elle soit adaptée aux circonstances.

Il est très important que l'administration de neuroleptiques permette à des malades mentaux de n'être pas internés ou qu'ils puissent bénéficier d'une aide ambulatoire après une hospitalisation. Les hôpitaux psychiatriques sont, en Belgique ou ailleurs généralement si encombrés ou désuets qu'il faut utiliser ces drogues pour rendre l'existence de tous quelque peu possible.

Nous ne pensons pas qu'il doive en être de même dans les établissements

pour enfants psychotiques, sans même parler de l'emploi abusif de camisoles chimiques dans la plupart des établissements pour enfants en Belgique, afin d'assurer la quiétude du personnel.

Nous refusons ce système.

La plupart des enfants de La Devinière y sont entrés en étant sous l'effet de multiples médicaments, parfois mutuellement contre-indiqués, dont l'unique utilité était de les hébéter de façon variable. Les symptômes étaient gommés, les comportements déviants ou dérangeants étaient annulés.

C'est un jeu cruel, inutile et dangereux. C'est d'emblée affirmer qu'il n'y a plus de possibilité d'évolution, entrer dans le cercle de la facilité dont il devient vite impossible de s'extraire.

Nous ne l'avons pas fait.

A l'heure actuelle un seul enfant est encore médicamenté, non pas que son état mental puisse par là s'améliorer, mais parce que l'énormité, l'ouragan de ses symptômes, ne permettaient plus guère la prise en charge des autres enfants s'ils s'exprimaient totalement. Nous nous donnons le temps de pouvoir être suffisamment disponibles que pour arriver progressivement à diminuer, dans ce cas, l'emploi des drogues chimiques.

Lorsqu'il s'avère que les neuroleptiques, à petites doses et pour un temps, peuvent aider un enfant à vivre plus facilement une crise, un passage difficile, nous n'hésitons pas à y faire appel.

Notre seul crime, inqualifiable, est donc de penser que si des adultes ont besoin de calmants, il ne faut pas distribuer des neuroleptiques aux enfants. Peut-être la lecture de ces quelques pages laisse-t-elle apparaître un principe fondamental de psychothérapie institutionnelle: il faut avoir réglé ses problèmes narcissiques, ne pas tenir sa propre sensibilité comme une valeur universelle et stable avant d'oser ou de pouvoir s'intéresser véritablement à la sensibilité des autres. Il faut s'être à temps et à suffisance investi que pour être capable d'investir les autres. Faire de la psychothérapie institutionnelle ce n'est pas se dévouer ou agir en philanthrope. Ces concepts cachent mal toute la rancœur qu'ils tentent de camoufler et s'écroulent un jour avec fracas, avec dégâts.

Faire de la psychothérapie institutionnelle c'est être concerné par l'état de souffrance psychique de certains et avoir quelque chose à y répondre. Très peu en sont capables et ceux qui échouent après s' y être frottés se remettent difficilement des blessures faites à leur amour-propre .

La psychose, la folie, charrient la mort et l'angoisse. L'enfant malade ne peut plus se défendre, il est submergé; il doit apprendre à se protéger pour vivre à nouveau, sans être débordé par les scories de sa maladie.

Il faut oser une comparaison parce qu'elle permet de mieux saisir les fonctions et les rôles du personnel soignant ainsi que les aspects inhabituels qui y sont directement liés.

Les adultes ont en quelque sorte à La Devinière un rôle de globules rouges. Ils apportent un oxygène nouveau, endossent du gaz carbonique mortel et l'éliminent au dehors. Les globules rouges voyagent au centre de l' organisme mais ont une ouverture sur l'air extérieur. Ils se rechargent et déchargent. L'oxygène-l'acide carbonique; la vie-la mort; l'invention-la crasse. Il faut que les scories, la mort soient portées au dehors mais que les transporteurs n'en meurent pas eux-mêmes. De là toute la difficulté, car le fardeau est lourd et les arrêts sont impossibles.

Il y a aussi les virus qui guettent dans l'ombre, le pus des globules morts sur lequel on glisse, les globules passés de dépit bactéries.

Mais il faut en revenir à l'histoire de La Devinière.

En avril 1976 nous avons ressenti la nécessité de ne plus tout envisager dans le même lieu. L'invention permanente se meurt sans stimulations extérieures nouvelles. Tenter l'expérience de vivre avec les enfants de La Devinière en dehors des bâtiments habituels paraissait nécessaire à tous et notamment à ceux qui en seraient par la même occasion débarrassés.

La première fois ce n'était pas bien loin, cela n'a pas été très long, mais pourtant bourré d'enseignements. Quitter un lieu habituel devenu rassurant avait clairement signifié pour les enfants que celui-ci n'existait plus. Cette angoisse, très proche de celle du nourrisson dont la mère n'est plus dans le champ de vision, nous donnait une idée du chemin qu'il restait à parcourir et de la voie à suivre. Comme La Devinière ne s'était évaporée que dans les phantasmes, les enfants ont pu à

l'occasion de leur retour, se faire une première idée non infantile de la permanence de la réalité même lorsqu'elle n'est pas visible.

Il fallait aller plus loin, élaborer une vie en dehors de La Devinière, une vie où d'autres normes auraient cours, où de nouvelles nécessités s'imposeraient. Nous devions dépasser la routine, c'est-à-dire le terrain idéal où les pulsions de mort croissent à l'envi. C'est pourquoi nous nous sommes mis aussi rapidement à la recherche d'un deuxième lieu d'existence pour les enfants de La Devinière, sans renier le premier, les deux étant complémentaires.

Nous avons découvert un endroit privilégié sur un haut plateau du Puy-de-Dôme. Ce sont des membres du personnel ou du Conseil d'Administration qui ont acheté pour La Devinière une bergerie et quelques hectares de terrain. Comme cette maison devait être entièrement remise en état, nous trouvions là l'occasion de faire participer tous les enfants, chacun à sa manière, à un projet. La Devinière se créait en extérieur et s'ouvrait à l'avenir. Fargol fut en septembre et octobre 1976 l'occasion d'un premier grand voyage. Les enfants logèrent pour la plupart dans des maisons louées à quelques kilomètres tout en se rendant à Fargol à diverses reprises. L'expérience fut concluante: en quelques semaines les enfants et les adultes s'étaient mieux compris qu'en plusieurs mois à La Devinière.

Les voyages sont alors devenus une des valeurs fondamentales de la structure institutionnelle. Ils ont permis l'accélération de l'élaboration théorique parce que nous étions plongés dans une pratique de chaque instant qui ne permet guère de faux pas ou de dilettantisme. Ils ont aussi indéniablement créé un clivage entre certains membres du personnel: ceux qui accompagnent les enfants et ceux qui n'en sont pas capables ou qui profitent de leur absence pour prendre leurs vacances.

Il est normal que certains soient dans l'impossibilité de se déplacer, du moins lorsqu'il s'agit de l'intérêt des autres, même si leurs congés payés consistent en une indigestion de platanes. Il est tout aussi compréhensible qu'ils en arrivent à ne plus rien saisir d'une réalité institutionnelle avec laquelle ils ont de moins en moins de rapports au fur et à mesure qu'ils montrent leur désir de n'y être pas impliqués.

En 1977, après quelques petits voyages par groupes distincts, les enfants retournèrent par périodes à Fargol du mois de juillet au mois de novembre. Fargol était devenu un lieu privilégié où l'espace et le temps pouvaient être appréhendés de

façon nouvelle, sans tomber dans l'irréalité d'un endroit idéal à l'abri de tout, puisque La Devinière n'était pas exilée sur un haut plateau où elle ne dérangeait personne. Il fallait aussi redescendre dans les plaines de Farciennes.

Certains tentent de faire vivre les enfants psychotiques à l'abri, à l'écart des normes sociales habituelles, d'autres se satisfont d'un renfermement créateur d'ennui et d'uniformité et se plaignent de ne jamais arriver à créer de nouvelles structures. Tous reçoivent l'absolution pour incapacité de transgression.

Nous sommes arrivés, ce n'était pas facile, à trouver des solutions qui combinent les contacts sociaux tout en préservant l'intimité nécessaire, qui permettent la perception et le vécu de plusieurs aspects de la réalité, et on nous vilipende, jalouse, critique, sans tenter même de comprendre. Cette attitude est humaine, mais elle n'est pas esthétiquement valable.

Des sommes considérables d'efforts ont été consenties en 1977 pour aménager Fargol. Fargol, de par sa position centrale en France est devenu un point de départ pour d'autres voyages, une étape ou un refuge.

C'est par hasard qu'est née l'expression "Etat Indépendant de Fargol".

Ce n'était d'abord qu'une boutade faite pour amuser quelques minutes ou quelques heures. Mais le mot est resté, s'est imposé comme une nécessité à préserver et à développer, sans d'ailleurs que nous ayons perçu d'emblée son importance et tout le sens qu'il contenait.

La mise en jeu, en formes de « l'Etat Indépendant de Fargol » s'est faite spontanément. C'est la preuve de sa valeur et de sa nécessité; elle n'est pas le résultat élaboré artificiellement de réunions fumeuses où l'invention n'a jamais cours à force de tenter en vain d'adapter la réalité à l'invention au lieu de puiser l'invention dans la réalité.

L'univers des enfants psychotiques; personne ne le conteste, est un monde à part et il n'entretient en principe pas de rapports avec le nôtre. Les adultes qui travaillent à La Devinière ne sont pas fous : il n'en ont pas le droit, ils n'en sont pas capables. Avec le temps, s'ils donnent leurs preuves, ils peuvent acquérir le droit de comprendre, la possibilité de se faire expliquer le vécu de l'enfant malade, la capacité d'intervenir.

Les enfants psychotiques sont dans un ghetto d'autant plus pernicieux et fermé que la mode est aux principes d'ouverture de la folie au monde et inversement. Toutes les revues de psychologie et de psychiatrie sont truffées d'articles de révolutionnaires en robe de chambre qui exposent leurs idées sur ces thèmes. Conceptualiser fermement des principes généreux ou originaux a toujours permis de titiller des cordes sensibles sans devoir jamais s'impliquer.

Les psychotiques restent ainsi naturellement à l'écart de notre monde et les contacts entre les réalités respectives ne sont que de pure forme.

« L'Etat Indépendant de Fargol », c'est l'anti-ghetto. Ce n'est pas l'affirmation d'une différence radicale avec le monde, mais une parole qui dit connaître cette différence et pose le désir de permettre des relations et qu'elles sont possibles et nécessaires. Mais un état indépendant entretient des rapports diplomatiques sur pied d'égalité avec les autres.

Faire « L'Etat Indépendant de Fargol » c'est créer les conditions de possibilité de l'ouverture au monde, celles que tous préconisent sans chercher à les atteindre. Les adultes sont une charnière, la seule, car ils font partie de Fargol sans être malades; ils inventent pour et avec les enfants, ils les représentent à l'extérieur avec le risque extraordinaire de rendre la psychose sensible aux autres et de transformer les attitudes sociales à son égard.

Faire « L'Etat Indépendant-de Fargol », c'est permettre à ces enfants d'être à l'abri sans être renfermés, de parler avec tous sur un pied d'égalité humaine. « L'Etat Indépendant de Fargol », c'est une élaboration dans un grand jeu psychothérapeutique. D'ordinaire, les élaborations de ce type se déroulent dans le silence d'un cabinet à raison de quelques séances de quelques minutes par semaine.

A La Devinière elles ont lieu sur un haut plateau du Puy-de-Dôme et s'ancrent dans le temps et l'espace, car la psychose requiert une telle dépense d'énergie.

Fargol a permis de renforcer la structure psychothérapeutique de La Devinière; il a rendu possible une perception historique et non seulement géographique de l'existence. Fargol est devenu une histoire faite avec les enfants et non pas une histoire qu'on ne peut que raconter, faute de mieux.

Toute écologie de circonstance mise à part, Fargol permet aussi aux enfants de revivre la réalité dans ses éléments simples et bourrés de valeurs: l'eau, la terre, le feu, le froid et la chaleur, la beauté des choses, les plaisirs et les déplaisirs lorsque la vie perd sa gangue d'artifices.

Mais alors pourquoi Fargol est il donc une abomination ? Peut-être simplement parce que mettre en route en peu de temps une structure nouvelle, réelle, inventer, créer et construire, doit relever à l'heure actuelle d'un comportement social déviant à un moment où personne ne veut plus rien faire et où beaucoup attendent, sans impatience, que d' autres agissent pour eux, quitte à gémir sur la difficulté de toute entreprise.

Nous ne voyons pas d'autre explication.

En janvier et février 1978, La Devinière a voyagé en Catalogne. En avril 1978, un voyage de trois jours dans la Loire, a été l'occasion d'un choix important : nous avons décidé que tous les enfants y participeraient ensemble. D'ordinaire, nous avons pris l'habitude de scinder La Devinière en plusieurs groupes, non seulement parce que nous ne nous sentions pas prêts à assumer tout le monde dans les conditions difficiles des voyages, mais aussi parce qu'une partie du personnel ne voulait se déplacer qu'à des endroits proches de chez lui.

Comme ces trois journées ont été fertiles en enseignements et en vraies joies, La Devinière ne voyage depuis lors qu' entièrement réunie. La structure institutionnelle en est fortement améliorée. Nous savons aussi à présent que ces enfants se comportent mieux à Chambord et y ressentent mieux la beauté des lieux que les trains de touristes normalisés ou les écoles d'enfants sans problèmes.

La Devinière s'est à nouveau déplacée à Fargol, par périodes, de juillet à novembre 1978, passant par les Pyrénées en septembre. En janvier et février 1979, elle était en Catalogne. C'est ainsi que l'on peut faire de la psychothérapie institutionnelle et établir de véritables contacts, hors-ghetto, avec l'extérieur.

On peut se demander pourquoi tous ces voyages sont organisés, sinon pour permettre au personnel qui ne s'y rend pas de prendre ses congés payés, et aux autres de n'en jamais avoir. Ils sont en fait un des ciments de La Devinière, l'un des moteurs de la psychothérapie.

Les voyages sont l'occasion de nombreuses stimulations qui n'auraient pas lieu dans un endroit clos, centré et se suffisant à lui-même. Ils permettent d'atténuer l'angoisse existentielle de tous.

Voyager, quitter l'endroit où tout est certain parce que tout est connu, délimité, et où rien de neuf ou d'inattendu ne peut venir troubler le déroulement de l'existence, est angoissant pour n'importe qui. Ne pas se déplacer, ne pas se risquer dans l'inhabituel, c'est en fait prendre la mort en marche, c'est protéger ses pulsions de mort, ne pas les entamer, se laisser dévorer en silence. L'adulte normal, civilisé et occidental actuel joue une fois l'an à se faire gentiment peur, mais sans le savoir il se permet de survivre : il se plonge dans l'angoisse-jeu pour ne pas être étouffé par l'angoisse de mort.

Chez les enfants malades mentaux ces phénomènes, et d'autres encore, compréhensibles ou non, sont clairement sensibles avec un minimum d'attention et d'expérience, et ils atteignent des niveaux pathologiques. Mais à présent à La Devinière, ces phénomènes d'angoisse n'ont plus lieu, au contraire, si bien que l'équilibre des enfants et de la structure institutionnelle rendent les voyages indispensables.

Les voyages placent les enfants et les adultes dans la même nécessité; il n'y a plus de ségrégation possible. Les adultes sont au pied du mur et n'ont plus l'occasion de se défilier dans leurs symptômes névrotiques.

Le droit à la parole, le droit de dire et de répondre, s'apprend notamment dans ce contexte car l'enfant ressent qu'il n'y a pas face à sa souffrance des adultes qui jouent à s'intéresser à lui le temps imparti par des conditions socio-économiques qui ne l'atteignent pas et ne le concernent en rien.

Les calendriers-almanachs de La Devinière seraient, dit-on, choquants et inutiles, sans rapport avec le but poursuivi. Il appartient à chaque structure institutionnelle de se trouver les moyens d'atteindre ses objectifs. Un processus thérapeutique ne pourra jamais être réglementé, sous peine de se vider d'un coup de toute valeur et de toute efficacité. Et à La Devinière nous créons aussi des Almanachs. Ils n'ont, c'est évident, qu'un lointain rapport avec le calendrier des Postes ou celui des Patronages, puisque même les jours et les mois trouvent parfois un autre ordre mais ils font d'abord partie intégrante de l'élaboration de l'histoire de

La Devinière.

Un almanach, c'est aussi la possibilité d'entrer en contact avec l'extérieur sans ramper, c'est montrer et prouver qu'un univers de psychotiques n'est pas à tout coup une mortuaire. Faire un almanach, c'est créer avec et pour ces enfants un moyen non débilitant de transmettre sous le couvert de termes voilés, par symbolisme, en douceur, une réalité douloureuse, tragique ou joyeuse. Ces almanachs sont appréciés par beaucoup, ils en ont témoigné; d'autres sont incapables d'y rien comprendre et en sont scandalisés (ce doit être le même mouvement de pensée) alors que personne ne les contraint à en posséder, pas plus que personne n'est forcé d'en vendre. Il est cependant très clair que notre désir de sortir du système du ghetto est insupportable pour certains, puisqu'un si petit éclairage braqué sur le monde inconnu de la maladie mentale scandalise aussitôt. Mais pour ceux qui savent lire, et notamment entre les lignes, quant à ceux qui peuvent ressentir et comprendre autre chose que les épaisses démonstrations à usage scientifique ou les vulgarisations simplistes, les Almanachs de la Devinière offrent la possibilité de faire un premier pas dans un univers généralement enfoui sous des couches indémodables de camouflage. Que nous prenions pas mal d'événements avec le sourire, que l'humour ait droit de cité à La Devinière dérange.

Peut-être certains, méconnaissant les lois élémentaires du rire et de l'humour, trouvent-ils déplacé qu'on puisse rire dans un lieu où la maladie mentale atteint une concentration élevée puisque celle-ci n'a rien de drôle. L'humour est un raccourci. Il est un des moyens les plus efficaces de conjurer l'angoisse de tous, de lui régler son sort à distance, de la remettre à sa place de moteur et non de frein à l'existence. L'humour fait passer un message concentré qui demanderait s'il était explicite et à condition que nous en soyons capables, de longs discours. L'humour dédramatise, s'il est employé à bon escient, des situations parfois insoutenables ou décortique des moments embrouillés à l'excès, de telle sorte que de nouvelles solutions peuvent être abordées sereinement. Le rire et l'humour sont non seulement les garants d'une structure institutionnelle en bonne santé; mais ils sont aussi un des éléments indispensables à son bon fonctionnement. Et « L'Etat Indépendant de Fargol » nous donne l'occasion de rire de nous-mêmes et des autres jusqu'à atteindre l'essentiel de la réalité humaine. Il y a aussi l'humour méchant des amidonnés aigris. Ce n'est pas le nôtre.

Il en est pour s'offusquer que des enfants, mais surtout des adultes de La

Devinière aient des surnoms, alors que ce phénomène fait intégralement partie de l'humour indispensable et des nécessités de l'invention pour autant que le sens en soit bien compris, du moins pour ceux qui sont directement concernés. Mais il y a partout des adultes pisse-vinaigre qui, après avoir systématiquement refusé de s'impliquer, s'étiolent de jalousie à l'idée de ne pas l'être. L'humour pour eux est un mécanisme incompréhensible et nous avons comme principe de ne pas leur en faire l'honneur. Frustration insoutenable.

Que le lecteur veuille bien se mettre à comprendre certains aspects de La Devinière et notamment ce qui a trait à « L'Etat Indépendant de Fargol » sans oublier l'humour, et les choses deviendront intelligibles et leur sens profond lui sautera aux yeux. Il en serait de même s'il fallait discourir sur le système des clubs mis au point par Tosquelles.

Les fêtes sont un autre point fort de la structure institutionnelle de La Devinière. Par principe la psychose, c'est-à-dire la folie tenue en bride par le discours scientifique, n'a aucun rapport: avec la fête. Dans la société courante, sauf à un niveau local, la valeur et le sens des fêtes se perdent, se dissolvent par l'indifférence et le marasme des individus, de plus en plus isolés, de plus en plus grégaires. Il y a bien quelques tentatives désespérées et artificielles de remettre la fête au goût du jour, de réapprendre à tous son importance. Nous ne nous sentons pas concernés par cette optique pseudo-écologico-naturelle. Nous nous sommes tout d'abord trouvés devoir résoudre la question des fêtes classiques. Nous en avons choisi quelques unes, éliminées d'autres. Par la suite, et dans l'optique historique dont il a été question, nous en avons inventé afin de jalonner l'existence, de marquer des rappels. On célèbre pour l'instant huit fêtes à La Devinière. Trois d'entre elles paraissent à première vue bien normales et simples à organiser: la Saint-Nicolas, la Noël, la Nouvelle Année. Cependant ces journées ont une signification profonde de type familial, une valeur affective qu'il ne s'agit pas de restituer de façon vaguement abattardie. Puisque les enfants ne sont pas en famille il faut à tout prix éviter de leur offrir un palliatif de très mauvais goût. Ces fêtes ne doivent être que des journées qui soient vécues ensemble, en dehors des habitudes, chacune recevant une coloration caractéristique. Il faut avoir été confronté, par exemple, à la difficulté quasi insurmontable qu'éprouvent certains adolescents à recevoir un cadeau pour comprendre qu'un immense pas a été franchi le jour où ils en deviennent capables, lorsqu'enfin recevoir n'est plus une attitude en rapport

intime avec le vol ou le désir abandonnique et destructeur d' accaparer. En cela aussi consiste la psychothérapie institutionnelle. Il faut des années pour réussir.

Le 18 février est la fête de La Devinière. Que des enfants et adolescents placés dans un établissement acceptent et souhaitent d'en fêter l'ouverture, qui pour beaucoup coïncide avec leur arrivée, et qu'ils en soient heureux, se passe à notre avis de commentaires.

Le 24 juin est la fête du solstice d'été. Elle était universellement répandue. Nous l'avons remise à l'honneur, en l'aggrémentant, sans attendre Jacques Chirac

Nous fêtons enfin Fargol à trois reprises: sur place le 18 août, sa découverte le 2 avril et l'indépendance de l'Etat de Fargol le 17 novembre.

Ces fêtes sont l'occasion de montrer aux enfants de La Devinière qu'ils ont pour nous, en eux-mêmes de l'importance, qu'ils peuvent aussi éprouver du plaisir à vivre, que leur maladie n'est pas le centre du monde et qu'ils sont capables d'agir et d'exister ensemble en tenant compte de tous.

Ces journées ont une très grande importance, les invités extérieurs, lorsqu'ils se déplacent, peuvent en témoigner car souvent leur incrédulité avant les fêtes n'a comme pendant que leur étonnement par après.

C'est pourquoi ramener comme certains ont osé le faire, ces fêtes à des occasions de « beuveries » relève de la mauvaise foi, de la calomnie calculée, de la méchanceté gratuite. Il ne peut être toujours permis de noircir systématiquement ce que l'on ne connaît pas et ne comprend pas.

Depuis quelques années nous avons constitué une importante documentation filmée sur la vie de tous les jours à la Devinière ou les événements marquants qui ont pu y avoir lieu. Ces films ne sont pas une mise en scène, ce n'est pas du cinéma. Ils permettent de percevoir à travers un objectif certains aspects de la réalité. Un film approche tout autant, ni plus ni moins, la vérité que la perception de chacun, mais il permet de ressentir certaines tonalités, un goût des événements qui d'habitude sont noyés dans la masse des informations qui nous dépassent par leur nombre, leur impact immédiat, leur urgence. Ces documents sont présentés régulièrement à la Devinière. Ils offrent à tous l'occasion de se resituer dans le temps, de revoir leur histoire, de pouvoir spontanément parler, la mettre en cause. Ils

font partie des éléments qui créent une structure institutionnelle dans une perspective historique, c'est-à-dire un ensemble d'événements qui s'écoulent tout en gardant et en créant un lien entre eux, lien qui donne un sens à l'existence. C'est pourquoi ces films ne peuvent être résumés, condensés. Ils doivent être longs et ne deviennent intelligibles qu'au fil des heures, tout comme la vie à La Devinière ne se comprend qu'avec le temps qui passe. Nous avons projeté ces films à l'extérieur à plusieurs reprises. Il est probable que notre façon de montrer ce qu'il est possible de vivre et de faire n'a pas été du goût de tout le monde. Car la folie est insupportable, surtout lorsqu'il est prouvé qu'elle peut cesser de l'être. Alors d'un seul élan, ceux qui ne supportent pas de devoir être dérangés et ceux qui ne peuvent admettre qu'ils le sont, balbutient, bavent, fabulent, hurlent. Il est plus rassurant de se laisser bercer par des réalisations qui ont l'avantage d'être télévisée et de venir de loin; elles créent un mode, sans danger et sans effet, d'intérêt pour la psychose qui, de façon hallucinatoire magique, résoud la question. Après tout Bettelheim c'est Chicago, et Chicago ce n'est pas chez nous. Personne n'aura d'ennuis. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'une nouvelle campagne d'informations sur l'enfant psychotique intéresserait encore l'opinion publique: le moment est passé, il faut trouver d'autres sujets générateurs d'émotions collectives. Il faudrait combler le fossé artificiel, fruit de la méconnaissance, de l'incompréhension et de la peur, qui se creuse entre les systèmes de psychothérapie institutionnelle et la société. Nous nous y employons depuis des années. Nous serons bientôt les seuls, les autres en sont las ou se sont vendus.

Ces films ont été aussi projetés à diverses occasions en Catalogne et notamment à l'université de Barcelone. Barcelone c'est loin dira-t-on. Aussi loin que Chicago, admettons-le, sauf pourtant lorsque les enfants de La Devinière viennent y vivre plusieurs mois et provoquent les quelques perturbations qu'on peut en attendre, sauf lorsqu'ils sont mêlés directement et de près à la population. Car nulle part nous n'avons rencontré une telle capacité de compréhension alliée à un esprit critique constructif de qualité. Nous avons perçu un intérêt profond, ni sentimental ni morbide, pour ces enfants et ce qui pouvait s'accomplir dans le domaine de la maladie mentale. Dommage qu'il faille se déplacer aussi loin.

Que La Devinière ne soit pas un lieu unique, monolithe pour renfermement organisé, dérange. Que des membres du personnel travaillent parfois à faire La Devinière en dehors du cercle étroit des bâtiments en apparence prévus à cet effet

paraît une inconcevable hérésie contre la conception de l'établissement - usine - à thérapies. Pour nous, faire La Devinière, rendre possible la réalité institutionnelle passe aussi par l'ouverture des lieux, leur multiplicité, quitte à en trouver lorsque ceux que nous possédons sont trop retreints ou inadéquats.

« L'institution éclatée » nous l'avons mise en pratique avant que ce ne soit un concept original lancé en psychothérapie institutionnelle par Madame Mannoni. Si les enfants peuvent se déplacer, le personnel le peut aussi et le doit lorsqu'il s'agit d'améliorer par là l'outil de travail ou ce qui le rendra possible. Nous n'avons pas mis sur pied un système institutionnel pour la forme, pour la frime, bien centré sur lui-même, fier de son nombril dont on puisse faire le tour en ayant la fausse impression d'avoir tout circonscrit. La Devinière se construit et se joue aussi par son dehors pour permettre de nouvelles injections, un renouvellement perpétuel. La Devinière est confrontée à des problèmes pratiques de manque de moyens pour aménager des lieux en fonction d'activités qui se multiplient. Il faut alors trouver des personnes qui acceptent de servir de relais, de mettre des emplacements à notre disposition.

C'est donc un bien grand péché que de ne pas restreindre son activité aux quelques heures prévues dans un lieu déterminé, et que de se sentir concerné, dans sa peau, dans toute son existence, par un choix professionnel ? Si c'est une faute, il est parfaitement normal que les sociétés occidentales se portent à merveille.

Il pourrait devenir fastidieux d'égréner et de répondre à toutes les critiques dont La Devinière fait l'objet. Nous les entendons, disparates, feutrées ou tonitruantes depuis des années. Nous les connaissons et nous n'avons jamais voulu y répondre pour ne pas tomber dans le piège de la persécution paranoïaque aimablement préparée à notre intention. Mais aussi, c'est le piège, nous ne nous étions guère sentis concernés par des attaques infiniment éloignées de la réalité que nous vivions à chaque instant. Mais à présent on nous force aux explications, on nous harcèle, on cherche par tous les moyens à nous faire perdre pied, et soudain nous ne sommes plus dérangés, nous sommes prêts à clarifier nos positions, nos choix et nos optiques car il ne s'agit plus d'insinuations plus ou moins bienveillantes, mais d'un faisceau d'incompréhensions bien établies, ouvertement affirmées, honnêtement ou non. Nous avons mis notre pudeur de côté sans pour autant accepter d'être violés.

Après avoir travaillé presque sans interruption pendant des années, nous

n'acceptons pas d'être ravalés au rang de thérapeutes de carnaval. Il faut crever l'abcès, il faut poser le problème sur la place publique, il faut élever le débat.

La seule véritable question est celle de l'absence complète d'une politique sérieuse de la Santé Publique en matière de maladie mentale chez l'enfant et l'adolescent. Il n'y a pas de plan, il n'y a pas de programme, il n'y a pas de projet, il n'y a que des idées individuelles sur ce qu'il y aurait lieu de faire. Il n'y a donc rien, sauf des enfants qui posent des problèmes impossibles à résoudre et dont on se débarrasse parfois à La Devinière. La Devinière est ainsi devenue, étrange destinée, d'une certaine façon et pour un temps, la bonne conscience du Ministère de la Santé Publique et de bien d'autres, quitte à la jeter aux enfers le jour où une conscience de rechange, proprement amidonnée, deviendrait nécessaire. On ne pouvait dire qu'il n'y avait rien pour les adolescents à pathologie très lourde. Personne ne savait si La Devinière était dans la bonne voie, mais on lui permettait d'exister.

Les moyens pour y arriver, financiers entre autres n'ont pas été abordés car ils dépendent d'un statut spécial qui n'existe pas puisque personne ne se décide à l'inventer. Cercle vicieux d'une très haute cohésion.

La société apprécie de pouvoir déverser à La Devinière les cas dont elle ne parvient pas à résoudre les problèmes puis s'étonne, s'effraie, que La Devinière ne fonctionne pas comme les autres établissements. Cercle vicieux.

Il est temps que les choix fondamentaux se fassent. Nous les réclamons. Il est trop tard que pour tergiverser. Nous n'avons jamais eu assez de loisirs que pour descendre dans la rue, nous immiscer dans des activités politiques ou syndicales ou arpenter des couloirs de ministères à la recherche d'un appui. Pas le temps, pas l'envie, face à l'urgence hurlante du travail à accomplir. Notre seul appui a toujours été la réalité vivante, palpitante d'angoisse et de souffrances pour laquelle nous sommes toujours arrivés à faire quelque chose. Il est temps de savoir et de dire si un enfant gravement malade mental a droit à la vie, droit au traitement qui lui convient le mieux, quelles que soient les nuances dans les optiques thérapeutiques, ou si il est socialement nécessaire de l'éliminer de l'une ou l'autre façon. Il est temps de dire si la société considère que la psychose est de toute éternité incurable, trop lourde à porter. Dans ce dernier cas La Devinière est une énormité, une aberrante dépense de temps et d'argent. Mais si ces enfants ne doivent pas être fusillés parce

qu'ils ont droit au moins autant que d'autres à vivre (et non parce que nous ne vivons pas sous un régime politique qui permettrait de telles solutions), qu'au moins le bon sens et la logique l'emportent, que les moyens nécessaires soient mis en œuvre et qu'on cesse de nous reprocher de ne pas les avoir après s'être ingénié à ne pas nous les donner. En psychologie élémentaire un tel mécanisme se nomme la perversion.

La Devinière est loin d'être parfaite; elle se transforme chaque jour; elle n'a que le courage d'exister. Mais en trois ans et demi d'importants résultats sont dès à présent acquis. Le court terme ne nous intéresse que peu. Ce qui importe ce sont les nouvelles possibilités d'exister que beaucoup d'enfants sont parvenus à découvrir même si leur symptomatologie actuelle ne coïncide pas toujours avec les normes sociales. Pourrait-il en être autrement en si peu de temps ?

Mais nous savons dès à présent que certains ont récupéré l'essentiel de leur existence au moment où elle allait sombrer, ainsi que le claironnaient ceux qui les avaient examinés ou pris en traitement auparavant. Ce sont là des résultats tangibles, vérifiables, que tout un chacun peut contrôler s'il connaît à la fois l'état antérieur de l'enfant et ce que la situation actuelle permet d'espérer. Dans cette optique, si l'on est objectif, il faut bien admettre que La Devinière est un lieu où la société se voit protégée, non par le renfermement du malade, mais par un investissement sur l'avenir, au prix d'une multitude de symptômes supportés par le personnel en lieu et place de l'environnement social. Il est difficile, aberrant et injuste de prendre en charge les conséquences des échecs des autres tout en étant gratifiés d'une agressivité extérieure qui ne nous concerne que dans la mesure où nous acceptons d'intervenir pour aussi protéger la société. Il serait, par comparaison, de tout repos de discourir sur la folie par littérature, séminaires et autres discours interposés, car elle ne fascine qu'à distance.

Parler de La Devinière ainsi que nous l'avons fait dans ces quelques pages ne peut arriver à tout expliquer, à tout faire comprendre. La vie ne se résume pas en alexandrins sans perte de substance. La vie dans une structure institutionnelle comme La Devinière n'est jamais qu'esquissée par un discours, car elle est un ensemble en équilibre, en déséquilibre, où se mêlent l'action et les silences, l'interprétation et les faits bruts, le symbolique et l'humour, le jeu et la réalité, l'attention au moindre détail comme la perspective d'ensemble, la référence au temps et à l'histoire aussi bien que la primauté de l'instant, les pulsions de mort et le désir de vivre, l'angoisse des uns et des autres, le plaisir et la souffrance, et tout ce

que les mots sont trop faibles ou trop lourds que pour dire.

Nous avons mis en route un système de psychothérapie institutionnelle, d'autres peuvent et doivent être conçus; ce qui importe avant tout c'est l'efficacité dans une perspective humaine. C'est là un problème médical et non une question d'interprétation personnelle, même faite en toute bonne foi. La Devinière n'est pas un modèle ou un moule; elle n'est pas non plus un plagiat. La Devinière n'est pas une colonie de martiens, ni une secte d'illuminés, même si elle semble énigmatique, contradictoire, et provoque du mal à l'aise, parfois de l'angoisse ou de la panique chez ceux qui ne possèdent pas ou refusent d'acquiescer les connaissances ou les informations nécessaires pour y comprendre un minimum. Mais sans doute l'idéal serait-il que les psychotiques soient des martiens et la folie une secte dangereuse. Ce serait la preuve définitive que nous ne sommes pas directement concernés. Ce serait folie que de la croire. Les critiques contre la Devinière participent nettement de l'ambivalence et de la tentative de nous faire entrer dans un système où la contradiction ne peut plus se résoudre car elle devient la nature même des choses

Où se situe, en effet, la demande de l'enfant psychotique ? De quel droit pouvons-nous intervenir ? Peut-on soigner quelqu'un contre gré ou du moins sans l'en informer ? Et le soigner de quoi, à l'usage de qui, dans quelle optique, dans quel but ?

C'est le premier terme de la contradiction.

Où se situe la demande de la société ? Quel droit acquiert-elle du simple fait qu'elle intervient financièrement ?

C'est le second terme de la contradiction.

Il est possible de répondre à la première question si on l'isole de la seconde. La souffrance de l'enfant psychotique est une demande suffisante, un appel assez clair que pour justifier une intervention dans la mesure où l'objectif final est de donner la possibilité à un individu de vivre le plus harmonieusement possible, avec le minimum de souffrances. Il n'y a pas déontologiquement de problème.

Mais d'autre part si la demande sociale vise essentiellement le renfermement de l'enfant malade, sa mise à l'écart, son étouffement, sous prétexte qu'il dérange et qu'il faut sauvegarder à tout prix la quiétude des individus repris comme normaux,

même si la société est décidée à y mettre le prix, nous ne pouvons déontologiquement intervenir dans le moindre processus thérapeutique. La contradiction n'est pas irrémédiable avec un peu de bon sens et de concessions des deux côtés. Les processus thérapeutiques peuvent se dérouler sans perturber outre mesure l'équilibre social extérieur pour autant que celui-ci ne joue pas les fausses vierges effarouchées sous le moindre prétexte. La société doit veiller au bien-être de tous et elle y arriverait si sa demande face à l'enfant malade devenait aussi le mieux-être de l'individu, dans le respect, cela s'entend et ne pose pas de problèmes théoriques, des valeurs fondamentales des autres.

Il faut retrouver le point d'équilibre, il faut que la société rende possible les moyens qui permettent d'y arriver et fasse la petite partie du chemin qui lui incombe. Il est temps que la Belgique, se pose sérieusement le problème de la maladie mentale chez l'enfant, même s'il en est pour affirmer que tout est résolu alors que rien n'est encore fait. Le mal couve et s'enfle. Un jour les hôpitaux psychiatriques se gonfleront à l'excès et les prisons modèles de l'avenir iront en se multipliant. Il faut résoudre les questions importantes à la base, sans fausses illusions, autrement que pour la forme, ailleurs que dans la béatitude trompeuse de structures institutionnelles parfaites sur papier. Il faut plonger d'urgence dans la pratique pour en tirer les enseignements nécessaires avant qu'il ne soit un peu tard.

Il a fallu qu'en 1968 un enfant de onze ans assassine deux enfants de trois et quatre ans pour que l'Angleterre, soudain stupéfaite, sorte de sa torpeur et prenne conscience qu'elle ne possédait pas la moindre structure d'accueil pour les enfants gravement malades. Ce fut une folle et grande débandade, suivie de mesures d'urgence pour tenter de remédier à une situation qui d'un coup paraissait intolérable et inconcevable.

La Belgique attend-elle de se trouver au pied du mur, veut-elle rivaliser avec l'Angleterre dans ses misérables jeux olympiques dont les participants ne feront seuls les frais qu'un certain temps. Ce ne sont pas les services psychiatriques pour enfants étiquetés K (K comme heureux sans doute) qui résoudront les questions.

La Devinière n'a que trop fait les frais d'une situation aberrante, et même si nous comprenons que l'urgence n'est pas un facteur important lorsqu'on n'est pas confronté quotidiennement à une réalité d'autant plus intolérable qu'elle est loin d'être irrémédiable, nous refusons de nous taire et d'attendre les bienfaits d'une charité

publique privée ou officielle.

La Devinière ne sera jamais une gentille petite maison d'enfants organisée en fonction de la sclérose à terme de ses membres. La Devinière doit être un scandale (du grec skandalon, pierre d'achoppement).

Michel HOCK.

1979